

HISTOIRE DU CHRISTIANISME

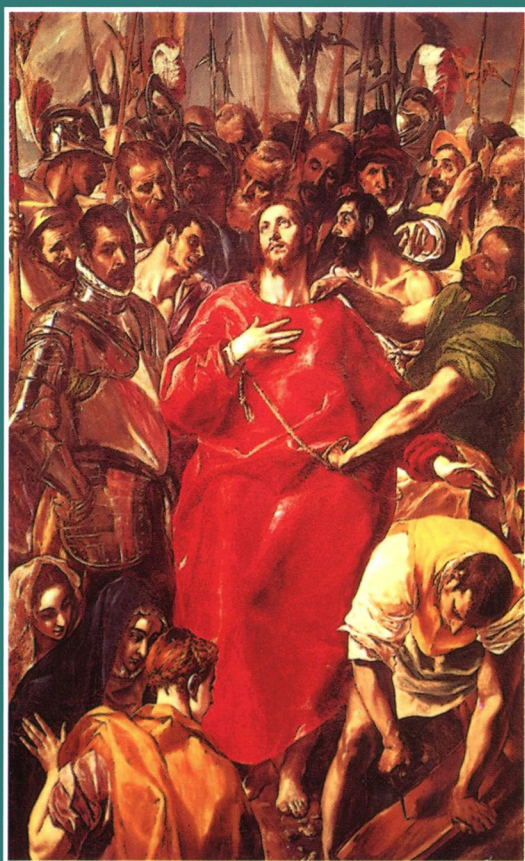
Sous la direction de

J.-M. Mayeur - Ch. Pietri - A. Vauchez - M. Venard

8

Le temps des confessions

(1530-1620)



Desclée

HISTOIRE DU CHRISTIANISME

Collaborateurs du tome VIII

Viviane BARRIE-CURIEN, professeur d'histoire moderne à l'université de Reims

Olivier CHRISTIN, maître de conférence d'histoire moderne à l'université de Nancy II

Minako DEBERGH, chargé de recherche au CNRS

Alain DUCCELLIER, professeur d'histoire médiévale à l'université de Toulouse-Le Mirail

Jerzy KŁOCZOWSKI, professeur d'histoire médiévale à l'université catholique de Lublin

François LAPLANCHE, directeur de recherche au CNRS

Marc LIENHARD, professeur d'histoire à la faculté de théologie protestante de l'université de Strasbourg

Alain MILHOU, professeur de civilisation hispanique et hispano-américaine à l'université de Rouen

Olivier MILLET, professeur de littérature française à l'université d'Avignon

Patrice VEIT, chargé de recherche au CNRS

Marc VENARD, professeur d'histoire moderne à l'université de Paris X-Nanterre

Bernard VOGLER, professeur d'histoire moderne à l'université de Strasbourg II.

HISTOIRE DU CHRISTIANISME

des origines à nos jours

sous la direction de
JEAN-MARIE MAYEUR, CHARLES PIETRI,
ANDRÉ VAUCHEZ, MARC VENARD

tome VIII

LE TEMPS DES CONFESSIONS (1530-1620/30)

sous la responsabilité de
MARC VENARD

avec la collaboration de
Viviane BARRIE-CURIEN, Olivier CHRISTIN, Minako DEBERGH,
Alain DUCELLIER, Jerzy KŁOCZOWSKI, François LAPLANCHE,
Marc LIENHARD, Alain MILHOU, Olivier MILLET,
Patrice VEIT, Bernard VOGLER

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre national des lettres*

DESCLÉE

Introduction

par Marc VENARD

Autour de 1530, l'obligation de choisir

Vers 1530, l'espoir s'éloigne d'une réforme de l'Église qui toucherait harmonieusement la tête et les membres, en maintenant l'unité de la chrétienté latine.

L'empereur Charles Quint, alors au sommet de sa puissance — il a fait la paix avec la France et reçu, à Bologne, la couronne impériale des mains du pape, sur qui il fait pression pour qu'il convoque un concile — ne désespérait pas d'aboutir à une solution dans le cadre de l'Allemagne. Pour la Diète convoquée à Augsbourg, il a invité les princes et les villes luthériens à exposer leur confession de foi. Celle-ci, rédigée par Mélanchthon dans un esprit irénique, n'en est pas moins aussitôt réfutée par les théologiens du parti catholique : *Confutatio catholica* contre *Confession d'Augsbourg*, ce dialogue de sourds signe l'échec de la diète.

Or, de son côté, Zwingli, bien que la ville de Zürich n'eût pas de place à la Diète, ayant eu connaissance du texte de Mélanchthon, s'était empressé de rédiger une *ratio fidei*, ou confession de Zürich, qu'il adressa à l'évêque de Constance pour qu'il la remit à l'empereur : c'était un texte violemment anticatholique et antiluthérien. Cette démarche incite quatre villes d'Allemagne du Sud (Strasbourg, Constance, Lindau et Memmingen) à prendre leurs distances par rapport à la confession de Luther et Mélanchthon, et à présenter leur propre confession dite *Tétrapolitaine*. Ces divisions reflètent celles qui sont apparues l'année précédente, au colloque de Marburg, au sujet de la présence eucharistique. Ce dernier thème est en train de passer au premier plan des disputes doctrinales, reléguant la justification par la foi et la *Scriptura sola*. Dans la conscience des fidèles, il est beaucoup plus chargé de passion, d'autant que les masses populaires ne retiennent des subtilités des théologiens que des attitudes simples.

Si l'on ajoute à ce faisceau de confessions de foi les articles retenus en 1527 par le « synode » anabaptiste de Schleithem, on se trouve en présence de tout l'éventail de la *Glaubensspaltung* (l'éclatement doctrinal). Mais au même moment est en marche le processus de la *Konfessionsbildung* (la formation des confessions)¹.

En effet, les fragments de la chrétienté divisée sont déjà en train de s'organiser en Églises. Le premier texte fondateur, dans ce sens, est celui que François Lambert a

1. Ces deux termes, adoptés par l'historiographie allemande, offrent l'avantage de bien marquer les deux étapes logiques que recouvre en français le seul mot de Réforme ou de Réformation.

proposé, dès 1526, pour les Églises de Hesse. On date généralement de 1527-1528, avec la première visite pastorale, la naissance de l'Église luthérienne de Saxe. Les grandes villes d'Allemagne, Nuremberg, Strasbourg, suivent depuis le début des années 1520 un processus de réformation par étapes qui n'aboutira à une forme institutionnelle définitive qu'avec les ordonnances ecclésiastiques de 1533, à Nuremberg, et de 1534 à Strasbourg. En cela, elles ont été précédées par les Églises réformées de Suisse, qui s'institutionnalisent à Zürich en 1525, à Berne en 1528, et à Bâle en 1529. Première ville de langue française à embrasser la Réformation, Neuchâtel, à son tour, chasse l'« idolâtrie » en octobre 1530¹.

Cette dernière expression est significative de l'état d'esprit qui règne désormais. La rupture n'est pas seulement l'avènement d'une doctrine, véhiculée par une forme rénouvée de la prédication ; elle se traduit dans une liturgie qui destitue les formes anciennes du culte. À Strasbourg, comme à Bâle, l'interdiction de la messe traditionnelle marque, en 1529, le point de non-retour. À Zürich, à Neuchâtel, l'établissement du culte réformé s'accompagne d'un grand « nettoyage » des lieux de culte. L'ardeur iconoclaste est un des aspects les plus contagieux de la Réformation ; elle suscite ici ou là des actes provocateurs qui scandalisent les consciences populaires : ainsi, en 1528, la mutilation d'une statue de la Vierge, dans Paris, entraîne une cérémonie solennelle de réparation à laquelle le roi prend part en personne².

Aussi, sous prétexte que l'hérésie est une atteinte à l'ordre public, le temps est venu des persécutions pour motifs religieux. Les troubles qui ont secoué l'Allemagne en 1525 n'ont fait que stimuler une répression qui s'abat d'abord sur les anabaptistes. Dès 1526, à Zürich, elle fait ses premières victimes en les personnes de Grebel et de Mantz. Augsbourg, en 1528, rompt avec sa politique de tolérance pour expulser les dissidents. Ceux-ci sont particulièrement pourchassés dans les États des Habsbourg, en Styrie, au Tyrol, à Vienne même où le prédicateur Hubmaier est brûlé en 1528. Le 23 décembre 1529, un édit impérial étend encore la persécution, qui fait des centaines de victimes.

Pour les Pays-Bas, Charles Quint publie également en octobre 1529 une ordonnance, connue sous le nom de « placards », qui organise de façon redoutable la répression contre tous livres et réunions d'inspiration protestante³. En Angleterre, la convocation (ou concile provincial) de Canterbury (novembre 1529) dénonce globalement « les hérétiques », mais énumère avec précision les livres prohibés⁴. En France, après les conciles provinciaux de 1528 qui tous ont condamné, avec plus ou moins de précision, Luther et sa doctrine — seul le concile de Sens la réfute point par point — la répression dispose d'un fondement solide. Seules les hésitations de François I^{er} empêchent qu'elle ne se déchaîne. Mais elle fait néanmoins une de ses plus illustres victimes en la personne de Louis Berquin, brûlé à Paris en avril 1529.

1. On peut lire dans l'église collégiale de Neuchâtel cette inscription : « L'an 1530, le 23 octobre, fut levée l'idolâtrie de céans par les bourgeois. »

2. Voir notamment le récit de cet événement dans le « Livre de raison » de Nicolas VERSORIS, publié par Ph. Joutard, *Journal d'un bourgeois de Paris sous François I^{er}*, Paris, 1963, p. 119-120.

3. Texte dans J. LAMEERE, *Recueil des ordonnances des Pays-Bas*, 2^e série, t. 2, p. 578-583.

4. MANSI, 35, col. 329-344.

Berquin était un humaniste érasmien, gagné depuis 1525 à la doctrine de Luther. Son cas illustre de façon tragique la déchirure qui partage désormais la « république des Lettres ». Érasme, à qui le séjour de Bâle réformée est devenu insupportable, quitte la ville en 1529 pour s'établir à Fribourg demeurée catholique. Son disciple et ami Boniface Amerbach qui, lui, tient à Bâle de toutes ses racines, confie dans ses lettres à ses amis le trouble avec lequel il assiste aux conséquences de la réforme tant désirée¹. Thomas More, dans *l'Utopie*, avait prôné la liberté religieuse, se confiant entièrement dans la douceur et la raison pour faire éclater la vérité chrétienne ; maintenant, l'humaniste condamne l'hérésie (1528) et le chancelier approuve la répression contre les hérétiques, même si les premiers bûchers ne s'allument en Angleterre qu'après sa disgrâce².

Pour les chrétiens, le moment vient où ils ne peuvent plus éviter d'avoir à choisir entre les confessions qui divisent l'ancienne chrétienté d'Occident.

1. *Die Amerbachkorrespondenz*, éditée par A. Hartmann, 8 vol. Bâle, 1942-1974, t. 3.

2. Dans le *Dialogue concerning heresies* (1528), Th. More justifie la loi anglaise, codifiée depuis 1400, *De haeretico comburendo*. Cf. J. LECLER, *Histoire de la tolérance*, t. 1, p. 153-155.

PREMIÈRE PARTIE

Le phénomène confessionnel

CHAPITRE PREMIER

Les Églises luthériennes

par Bernard VOGLER

L'année 1530 marque une étape importante dans la genèse des Églises luthériennes : lors de la diète d'Augsbourg, la présentation à Charles Quint d'une Confession signée par presque tous les princes et villes d'Empire qui avaient adhéré à la Réforme est le symbole de leur unité religieuse.

I. LES PROBLÈMES INTERNES DU MONDE LUTHÉRIEN

1. L'ÉCLATEMENT THÉOLOGIQUE

Dès les débuts de la Réformation, le mouvement évangélique a connu des divisions attestées en particulier par les trois pôles de Wittenberg, Strasbourg et Zurich qui présentent chacun sa propre confession à Charles Quint lors de la diète d'Augsbourg¹. Mais la nécessité pour les membres de la ligue de Smalkalde d'avoir une confession de foi commune, et la défaite des cantons suisses protestants en 1531, favorisent un rapprochement entre Wittenberg et les villes d'Allemagne du Sud. Dans les villes de Haute Allemagne un clivage socioreligieux se dessine entre les éléments populaires, plutôt zwingliens, et le patriciat resté plus traditionaliste sur le plan de la sensibilité eucharistique. En 1534, Mélancthon et Bucer parviennent à l'accord de Kassel qui sert de base à la réunion des théologiens saxons et souabes. Ils élaborent en 1536 la concorde de Wittenberg². Celle-ci rejette le dogme de la transsubstantiation et admet que le corps et le sang sont vraiment et substantiellement présents avec le pain et le vin de la cène. En fait, c'est moins une concorde qu'une déclaration des théologiens de l'Allemagne du Sud sur le baptême, la cène et l'absolution, cosignée par les Wittenbergeois comme simples témoins. Cet accord contribue à unifier l'ensemble du protestantisme germanique sous la houlette de Wittenberg et à isoler les Suisses.

1. Pour Strasbourg c'est la Tétrapolitaine, *TRE*, VIII, 1981, p. 173-177. Zwingli de son côté a fait parvenir sa confession de foi à l'empereur (*Fidei ratio ad Carolum Imperatorem*).

2. RGG, 3^e éd., 6, 1962, col. 1784 ; E. BIZER, « Die Wittenberger Konkordie in Oberdeutschland und der Schweiz », in *Archiv für Reformationsgeschichte*, 36, 1939, p. 214-252.

De 1536 à sa mort, Luther a su assurer une unité théologique relative au protestantisme allemand. Durant ses quinze dernières années, assez négligées par les biographes et les historiens de la Réforme¹, Luther est demeuré actif. Il bénéficie désormais d'une autorité morale qui lui permet de maintenir l'unité théologique². Il se consacre à « édifier l'Église, confesser la foi, maintenir la doctrine »³. Comme professeur, il a élaboré deux grands commentaires qui ont bénéficié d'une vaste diffusion : l'épître aux Galates et la Genèse. Mais la poursuite de sa créativité dans le domaine exégétique s'accompagne d'une attitude plus polémique envers les adversaires, juifs et catholiques, qui s'explique par le rôle croissant accordé à la dimension apocalyptique, et par sa crainte d'une judaïsation du christianisme. En 1542-1543, il publie trois traités contre les juifs⁴, qui sont l'expression d'un rejet des juifs et du judaïsme en tant que religion et non d'un antisémitisme à base raciste. Luther a ainsi attisé la haine de la masse et d'une partie du corps pastoral contre les juifs, et ses écrits seront largement utilisés dans l'Allemagne des XIX^e et XX^e siècles dans une dérive tragique. Face aux catholiques, il manifeste une fermeté abrupte : hostilité au projet de concile (Articles de Smalkalde), aux colloques de 1540-1541 et au duc Henri II de Brunswick (*Wider Hans Worst*, 1541).

Mais Luther n'a pas de véritable successeur. Aussi, dès le lendemain de sa mort, l'*Intérim* imposé par Charles Quint en 1548 suscite un clivage entre les théologiens⁵.

Si les théologiens saxons, avec Mélanchthon, refusent l'invocation des saints et les processions, ils ne veulent pas se laisser entraîner dans les querelles relatives aux *adiaphora* (on entend par là les éléments non essentiels au salut). En décembre 1548, le nouvel électeur de Saxe, Maurice, publie l'*Intérim* de Leipzig⁶. Celui-ci est nettement évangélique pour la doctrine, mais conservateur pour les rites ; il est prêt à reconnaître l'autorité doctrinale de l'Église romaine, dans la mesure où elle est liée à l'Écriture, et la juridiction épiscopale. Mélanchthon était persuadé d'avoir sauvé la doctrine de la justification. En fait, cet *Intérim* considère comme indifférentes (*adiaphora*) les cérémonies du culte et les structures ecclésiastiques. Il impose aux protestants saxons une liturgie et une organisation très proches du catholicisme.

En réalité, le clivage est de nature politique. Mélanchthon et ses amis, face à la défaite militaire et à l'attitude hostile de Charles Quint, sont partisans d'une attitude modérée pour préserver la paix dans l'Église et détourner la menace qui pèse sur la Réformation. À l'inverse, Flacius Illyricus voit dans les événements la marque de l'Antéchrist, d'où ses appels à la résistance. Très vite le débat porte sur la nature même des *adiaphores*. La résistance à l'*Intérim* se concentre dans les villes hanséates,

1. Pour la bibliographie sur Luther, le lecteur se reportera au tome VII de la collection.

2. Sur Luther après 1530, une présentation brève par M. LIENHARD, *Martin Luther, un temps, une vie, un message*, 3^e éd., Genève, 1991, p. 275-299.

3. *Ibid.*, p. 275.

4. *Von den Juden und ihren Lügen*, 1543 (WA 53, p. 417-552) ; *Vom Schem Hamphoras und vom Geschlecht Christi*, 1543 (WA 53, p. 579-648) ; *Von den letzten Worten Davids*, 1543 (WA 54, p. 28-100).

5. J. MEHLHAUSEN, *Der Streit um die Adiaphora*, in *Bekenntnis und Einheit der Kirche*, éd. par M. BRECHT et R. SCHWARTZ, Stuttgart, 1980, p. 105-128 ; C. MANSCHREK, *The Role of Melancthon in the Adiaphora Controversy*, in *Archiv für Reformationgeschichte*, 48, 1957, p. 165-182.

6. A. CHALYBAEUS, *Die Durchführung des Leipziger Interims*, Chemnitz, 1905 ; E.O. REICHERT, *Amsdorf und das Interim*, Halle, 1955.

à Magdebourg¹ et dans la Saxe ernestine, en particulier à Iéna². Dans ces régions l'attitude de Mélanchthon et de ses collègues saxons est ressentie comme une trahison et perçue par une partie de la population comme le début du rétablissement de l'autorité pontificale.

L'adversaire le plus acharné est Flacius Illyricus (1520-1575)³. Installé à Magdebourg, assiégée par l'électeur de Saxe (1549-1551), il mène une polémique violente contre Mélanchthon, en publiant plus de 90 pamphlets en allemand et en latin contre les « adiaphoristes ». Dans son argumentation, il estime qu'en période de persécution, il est illégitime de céder sur les adiaphores ; il reproche aux théologiens saxons de fausser la doctrine de la justification, de lâcher la position luthérienne sur le péché originel et la pénitence.

2. LE CLIVAGE ENTRE GNÉSIO-LUTHÉRIENS ET PHILIPPISTES

La controverse sur les adiaphores, qui s'achève, en 1552, avec la suppression de l'*Intérim* par l'accord de Passau, provoque une scission des théologiens luthériens allemands en deux camps, les gnésio-luthériens⁴ ou luthériens intransigeants, et les philippistes. Certes les frontières sont parfois floues, mais le clivage s'opère au sujet de quelques points de doctrine précis qui surgissent entre 1548 et 1555. Tous tournent autour de deux thématiques, la cène et la christologie, et l'anthropologie (justification, rôle des œuvres, de la Loi divine et du libre arbitre).

Vers 1560, surgissent toute une série de conflits locaux, mais dont l'importance est considérable : sur la cène, à Breslau et à Hambourg en 1559 ; à Heidelberg, en 1560, une dispute sur la cène entre théologiens palatins et de la Saxe ernestine⁵ ; à Francfort-sur-l'Oder, sur le rôle du Décalogue dans l'éthique chrétienne (1559). Les antagonismes ont été encore accrus par la publication du catéchisme de Heidelberg en 1563⁶ et par l'échec du colloque d'Altenburg entre théologiens de la Saxe albertine et de la Saxe ernestine.

Le premier gnésio-luthérien est Nicolaus von Amsdorf⁷, qui attire à partir de 1548 toute une pléiade de jeunes théologiens convaincus, ardents et soucieux de préserver

1. Magdebourg, surnommée *Unseres Herrgotts Kanzlei*, est devenue en 1548 le centre des théologiens opposés à l'*Intérim*. L'animateur en est Flacius Illyricus, l'auteur des *Centuries de Magdebourg*, une riche encyclopédie dans une stricte fidélité aux principes luthériens. Cf. H. SCHEIBLE, *Die Entstehung der Magdeburger Zenturien*, Gütersloh, 1966.

2. R. HERRMANN, *Thüringische Kirchengeschichte*, II, Weimer, 1947 ; K. HEUSSI, *Geschichte der theologischen Fakultät zu Iena*, Weimar, 1954.

3. Sur Flacius, deux bons articles : *DHGE*, 17, 1971, col. 311-326 et *TRE*, 11, 1983, p. 206-214 ; P. BARTON, *Matthias Flacius Illyricus*, in *Gestalten der Kirchengeschichte*, IV, 1981, p. 227-293.

4. Cf. article *Gnesiolutheraner*, in *TRE*, 13, 1984, p. 512-519.

5. Sur le conflit A. KLUCKHORN, *Friedrich der Fromme, Kurfürst von der Pfalz*, Nördlingen, 1879 ; E. SEHLING, *Die evang. Kirchenordnungen...* t. 14, Tübingen, 1969, p. 37-40.

6. Publié *ibid.* p. 333-408, qui contient une présentation p. 40-47.

7. R. KOLB, *Nikolaus von Amsdorf (1483-1565). Popular polemics in the Preservation of Luther's Legacy*, Nieuwkoop, 1978 ; *TRE*, 2, 1978, p. 487-497.

l'héritage de Luther, dont Flacius, Gallus¹ et Wigand². Leurs bastions sont Magdebourg et l'université d'Iéna, considérée par les ducs de la Saxe ernestine comme la concurrente de Wittenberg et surtout comme « le gardien du temple de Luther », avec la publication des œuvres du réformateur³. Les autres centres sont les villes de Lubeck, Lüneburg, Hambourg, Brunswick et Ratisbonne, le comté de Mansfeld et l'université de Tübingen. Presque tous ces théologiens appartiennent à une génération plus jeune que les amis de Mélanchthon⁴. Leur parti a plusieurs caractéristiques : la conviction de l'imminence de l'Apocalypse, qui explique leur intransigeance ; une grande sensibilité face à l'intervention de forces politiques dans le domaine théologique et disciplinaire, d'où de nombreux conflits avec les autorités communales ; une production théologique abondante, en vue de diffuser leur message ; un recours aux formules de damnation pour séparer la Vérité divine de l'erreur, jugée diabolique⁵. Les gnésio-luthériens ont exercé une influence considérable par leur aptitude à transmettre la théologie aux milieux populaires, au moyen d'une littérature catéchétique et de dévotion dont la dimension apocalyptique a connu un large écho dans les classes moyennes, sans oublier une liturgie conservatrice, qui assure une certaine stabilité.

Quant aux philippistes, il s'agit d'un courant assez hétérogène, car tous les disciples du précepteur de la Germanie n'en font pas partie. La plupart sont nés entre 1520 et 1535 et ont subi l'influence théologique de Mélanchthon. Beaucoup sont des laïcs à culture universitaire, intéressés par la théologie, en particulier des médecins⁶ et des philologues⁷ réunis en réseaux d'amis très dispersés sur le plan géographique, et qui communiquent entre eux surtout par la correspondance ; leurs centres d'intérêt dépassent largement le seul champ théologique.

En dehors de la Saxe albertaine, les réseaux les plus actifs se trouvent en Silésie⁸, en Poméranie⁹ et en Hongrie. Les philippistes centrent leurs préoccupations sur cinq points doctrinaux : la justification et les œuvres, les deux natures du Christ, les relations entre Loi et Évangile, le rôle de l'homme dans sa conversion et l'essence du péché originel. Leur spécificité se caractérise par les points suivants : préoccupés par un monde jugé sur le déclin, ils aspirent à une rénovation humaniste de la théologie, de la science et de l'Église ; leur théologie se caractérise par la modération sur les

1. Nicolaus Gallus (1516-1570), surintendant de Ratisbonne, a joué un rôle actif dans les polémiques et dans l'expansion luthérienne en Autriche. *TRE*, 12, 1984, p. 21-23 ; H. VOIT, *Nicolaus Gallus. Ein Beitrag zur Reformationsgeschichte der nachlutherischen Zeit*, Neustadt a.d. Aisch, 1977.

2. Johann Wigand (1523-1587), professeur à Iéna, puis à Königsberg, a participé activement aux polémiques intraluthériennes et rédigé une grande partie des *Centuries* de Magdebourg.

3. L'édition d'Iéna, destinée à concurrencer celle de Wittenberg, comprend une série allemande, huit volumes de 1555 à 1558, et une série latine, quatre volumes de 1556 à 1558, qui ont connu six éditions jusqu'en 1615.

4. E. KOCH, *Der kursächsische Philippismus und seine Krise in den 1560 und 1570 er Jahren*, in H. SCHILLING (éd.), *Die reformierte Konfessionalisierung in Deutschland*, Gütersloh, 1986, p. 60-77.

5. H.W. GENSICHEN, *Dammamus. Die Verwerfung von Irrlehre bei Luther und im Luthertum des 16. Jahrhunderts*, Berlin, 1955.

6. En particulier Johann Crato à Breslau, Cornelius Sittard et Joachim Camerarius à Nuremberg, Caspar Peucer à Wittenberg.

7. Notamment Esrom Rudiger à Wittenberg, Abdias Praetorius à Francfort-sur-Oder et Jean Sturm à Strasbourg.

8. G. HULTSCH, *Das Evangelische Schlesien*, t. 1, 2^e éd., 1952.

9. O. PLANTIKO, *Pommersche Reformationsgeschichte*, 1922 ; H. HEYDEN, *Kirchengeschichte Pommerns*, 2, Cologne-Braunsfeld, 1957.

points débattus, ce qui n'exclut pas qu'ils établissent une frontière nette avec les réformés zurichoïses, alors qu'ils ont une attitude plus ouverte envers Genève. Les philippistes considèrent le pouvoir politique comme le garant de l'Église, d'où des relations étroites avec les princes. Mais les œuvres destinées à l'édification des fidèles sont chez eux très peu nombreuses, à la différence des gnésio-luthériens. C'est après une crise de plus de deux ans que les philippistes ont perdu leur bastion saxon en 1574, laissant ainsi le terrain libre à la réunification du monde luthérien.

3. LES DIVERS CONFLITS INTRA-LUTHÉRIENS

C'est dans le contexte de cette division théologique qu'éclatent toute une série de conflits qui ont profondément affecté le camp luthérien, et qui l'ont plus ou moins condamné à l'inertie entre 1550 et 1570.

Le premier est le conflit maioriste, du nom de Maior¹, professeur à Wittenberg. Celui-ci affirme en 1552 que les œuvres sont nécessaires au salut. Tout en restant attaché à la doctrine de *sola fide*, il s'inquiète qu'elle puisse éventuellement mener au libertinage, d'où son souci de valoriser les mérites, devenus le fruit nécessaire de la foi. C'est la formulation en termes tranchants de cette position théologique qui suscite une violente réplique d'Amsdorf, suivi par le groupe de Magdebourg représenté par Flacius et Gallus. Amsdorf pousse sa propre position à l'extrême en déclarant les bonnes œuvres nuisibles au salut, tandis que Flacius souligne que la formulation de Maior va troubler les consciences inquiètes. Les excès de ce conflit constituent un symptôme de l'atmosphère empoisonnée qui règne parmi une fraction de théologiens luthériens. Ce conflit reste limité à l'Allemagne centrale (Magdebourg, Thuringe et Saxe), car Maior demeure assez isolé. Il ne bénéficie que du soutien de Menius², alors que Mélanchthon se tient à l'écart, de sorte que l'affaire s'enlise au bout de quelques années.

La plupart de ces théologiens sont également impliqués dans le conflit antinomiste qui connaît deux épisodes : en 1537, Johann Agricola³ avait voulu supprimer la Loi de la prédication évangélique, pour son inutilité, ce qui provoqua de nombreux débats avec Luther⁴. Le conflit rebondit en 1556, lors du synode d'Eisenach au sujet du troisième usage de la Loi, c'est-à-dire son usage normatif, selon lequel la Loi doit faire prendre conscience à l'homme de ses péchés et révéler la colère divine. Cette position suscite une division entre les gnésio-luthériens sur le rôle de la Loi. Il s'agit en fait d'une discussion stérile, liée à une conception subjective de la justification, qui marque le premier pas vers un rétrécissement de celle-ci par une approche rationaliste.

1. Georg Maior (1502-1574), disciple de Mélanchthon.

2. Justus Menius (1499-1558), surintendant à Eisenach, puis à Gotha en Thuringe, auteur de nombreux écrits, hostile à l'*Intérim*.

3. Johann Agricola (1497-1566) a été professeur à Wittenberg, puis surintendant général du Brandebourg.

4. J. ROGGE, *Johann Agricolas Lutherverständnis. Unter Berücksichtigung des Antinomismus*, Berlin, 1960 ; TRE, 2, 1978, p. 110-118.

Après une dizaine d'années, ce conflit se termine en 1568, après avoir fait éclater le camp des gnésio-luthériens et contribué à la marginalisation de Flacius ¹.

Ce dernier est aussi étroitement mêlé à un troisième conflit, le conflit synergiste. Il s'agit de la participation de l'homme à son salut, qui prend de l'actualité avec l'*Intérim* de Leipzig, pour éclater en 1555 lorsque Pfeffinger ² publie deux *disputationes* qui soulignent la participation de la volonté humaine dans la conversion, selon qu'elle accepte ou rejette la grâce. Cette opinion de nature érasmienne provoque une polémique avec les gnésio-luthériens d'Iéna, en particulier avec Amsdorf et Flacius. Celui-ci soutient en 1558 que, lors de sa conversion, l'homme n'est pas seulement passif comme une pierre ou une bille de bois, mais qu'il est récalcitrant à cause du péché. En 1560, une dispute est organisée sur ce sujet à Weimar ³ ; Flacius affirme, face à son contradicteur Strigel ⁴, que le péché originel est une substance de l'homme. En fait, cette dispute débouche sur des affirmations théologiques excessives qui incitent le duc de Saxe à prendre des mesures répressives, dont l'exil de Flacius et de Wigand et la révocation de trente pasteurs. Après la publication de *Clavis Scripturæ Sacræ*, Flacius est totalement marginalisé dans le monde luthérien, tandis que le conflit s'éteint. Lors de la *Formule de concorde*, ce sont les positions de son adversaire Strigel qui seront approuvées.

Si ces trois controverses sont demeurées relativement limitées quant au contenu de la théologie et à l'espace concerné, le conflit suscité par Andreas Osiander ⁵ prend une dimension beaucoup plus grande. Le réformateur de Nuremberg se fixe en 1549 à Königsberg, où il devient professeur et développe des idées déviantes sur le noyau dur de la théologie luthérienne, à savoir la justice de Dieu et la justification de l'homme.

Le conflit éclate en 1550, lors d'une dispute au cours de laquelle Osiander donne un autre sens au concept *imputatio* : pour lui, la nature divine du Christ s'est installée vraiment dans l'homme. Alors que pour Luther la justification consiste dans l'imputation, extérieure et juridique, au pécheur des mérites du Christ, Osiander y voit le résultat de l'œuvre du Christ ; il propose donc une conception mystique, qui risque de remplacer la sainteté imputée par des prétentions perfectionnistes à la sainteté effective. Cette querelle, pure spéculation scolastique, suscite des débats passionnés où — cas unique — philippistes et gnésio-luthériens combattent côte à côte. Flacius à lui seul publie seize écrits contre Osiander. Le conflit a permis de préciser nettement la formulation du dogme central de la théologie luthérienne. Osiander, demeuré isolé,

1. H.P. MEYER, « Normen christl. Handelns ? Zum Problem des tertius usus legis », in W. LOHFF, *Widerspruch, Dialog und Einigung*, Stuttgart, 1977, p. 223-247 ; O. BAYER, *Gesetz und Evangelium*, in M. BRECHT et R. SCHWARZ, *Bekenntnis und Einheit der Kirche*, Stuttgart, 1980, p. 155-173.

2. Johann Pfeffinger (1493-1573), professeur de théologie à Leipzig, disciple de Mélanchthon.

3. Sur la dispute de Weimar, *Realenzyklopädie für protestantische Theologie und Kirche*, 3^e éd., 19, 1907, p. 232-234.

4. Victorinus Strigel (1524-1569), professeur de théologie à Iéna, à Leipzig, puis, devenu calviniste en 1567, à Heidelberg. Cf. A. POMMERIEN, *Victorinus Strigels Lehre von dem peccatum originis*, 1917.

5. Andreas Osiander (1498-1552), réformateur de Nuremberg, puis, en 1549, professeur de théologie à Königsberg et prédicateur de la cour. M. STUPPERICH, *Osiander in Preussen (1549-1552)*, Berlin, 1973.